

Les corpuscules de Krause **Extrait**

Sandra Gordon

Numéro 14, hiver 2007–2008

Têtes de Turc

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2526ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gordon, S. (2007). Les corpuscules de Krause : extrait. *Contre-jour*, (14), 29–32.

Les corpuscules de Krause

extrait

Sandra Gordon

Une attache de sac à ordures en forme de cœur, c'est tout ce qu'elle avait trouvé. Les deux extrémités, rejointes en tortillon, scellaient la base d'un dernier hommage lancé à bout de bras sur le plancher javellisé de la chambre. Sa mère avait les yeux pleins d'eau. Tu es mignonne, Lulu, lui avait-elle dit. Puis, Lucie est allée regarder les petits bonhommes au deux pendant que les autres continuaient à vider la maison. *Oui, c'est encore mieux qu'un souvenir d'enfant. C'est un coin de bleu dans l'univers des grands. Oui, ça va plus loin que le bonheur du jour. Belle et Sébastien, c'est une histoire d'amour.* Son oncle venait de mourir pour des raisons obscures. C'était le huit du huit, mille neuf cent quatre-vingt-huit et depuis le temps a passé bien vite.

La lueur d'une cigarette vacillait dans l'obscurité. C'était sa mère, assise dans le fauteuil jaune orange défraîchi. Lucie se souvient, elle lui avait dit, deux-points ouvrez les guillemets, la cite et cimente : « Tu es mon rayon de soleil », mais quatre ans plus tard, le ciel s'est assombri. Finis les poèmes pour Patrick Swayze : ce jour-là, sa mère faisait le *front page* de son journal intime.

Nicole, qui avait l'habitude de faire gonfler sa permanente dans le miroir des photomatons, s'est retrouvée aux soins intensifs, les yeux cernés

et la bouche barbouillée de charbon de bois activé. Accident innocent. Lucie s'est perchée dans son échelle de Glasgow, paraît qu'on entend tout de là-haut. Pas d'ouverture des yeux, ni de réponse verbale ou motrice. Sa mère dormait dur.

Et puis bang, le temps d'un muffin à la cafétéria, Nicole s'est réveillée en sursaut forçant l'arsenal des électrochocs. Pas de doute là-dessus, elle avait choisi son moment. En sortant de l'ascenseur, Lucie et son père ont été retenus. Un homme est arrivé. Il voulait leur parler dans son bureau parce que le corridor, ce n'est pas un endroit pour s'effondrer.

Ils ont dénudé Nicole de tous ses fils, tuyaux et électrodes, l'ont débarbouillée un peu, et c'était parti pour la visite la moins festive qui puisse exister.

Lucie s'est retrouvée au sous-sol de Ferron et fils, entourée de cercueils astiqués et d'une odeur de renfermé. Elle se trouvait jeune pour être là, elle qui n'avait même pas le droit de regarder *Lance et compte*. Debout devant le présentoir des urnes, les tempes hystériques et les mains moites, Lucie s'est éclipsée pour aller faire l'étoile dans la neige.

Tout son corps en bas de zéro. Elle a tété un morceau de glace en regardant le ciel. Normand est venu la chercher.

— Lucie, on n'a pas fini.

Non, ce n'était pas fini. Quelques jours plus tard, Lucie a marché derrière le cercueil dans une église qui s'est tue et sous la nef, dans l'écho des pas comme des mains navrées qui applaudissent, sa mère est montée.

Le prêtre vulgarisait son homélie en commençant par *on est toute amanchés d'même* en évoquant les hommes créés à l'image de Dieu. Lucie a eu un rire nerveux. Normand, assis à côté d'elle, s'est retourné pour lui lancer un mauvais regard et dans un chuchotement qui incluait un juron feutré, il lui a soufflé une haleine fétide qui allait bientôt répondre *Amen* au *Corps du Christ*. Puis est arrivé le temps de la rondelle de pain azyme. Debout dans l'allée, Lucie pensait au corps de sa mère qui allait être incendié, à ses yeux verts, ses belles joues, ses petites lèvres minces et ses mains solides. À son grand cœur réduit en poussières.

Le prêtre balançait l'encensoir autour de Nicole, couvrant le cercueil de location sous un rideau de fumée. La puanteur se répandait. La cassolette à chaînes, suspendue à bout de bras, donnait la nausée. Cette odeur, c'était celle de la mort qui faisait tilt partout dans l'église. Lucie avait le cœur comme des rebords de pantalon dévorés par le calcium.

Elle est retournée à l'école deux jours plus tard seulement, accumulant contre toute attente des notes honorables lors de ses examens. La vie reprenait son cours, forcément, malgré les tonnes de débris dans l'esprit de Lucie. La résilience vitesse grand V, comme un pilote automatique pour les accidentés de la vie.

Dans un corridor de l'hôpital, ce jour-là, les yeux en biais portés par une curiosité malsaine, Lucie a jeté un coup d'œil sur un document que Normand consultait tout en marchant. Un mot s'est détaché en syllabes cauchemardesques, la stoppant net sous le regard affolé de son père. Normand a eu beau lui dire non non c'est pas ce que tu penses, mais à douze ans on sait lire, même de biais ou à l'envers. Lucie était en première secondaire : le document aurait pu être en anglais qu'il n'y aurait pas eu de différence. Suicide ou soussaïde, ça s'écrit de la même façon.

La sortie n'était plus très loin. Lucie avançait d'un pas rapide. Normand la suivait et lui disait toujours non non c'est pas ce que tu penses, mais Lucie ne l'entendait pas. Elle marchait en dehors des pointillés du plancher, ceux qui incitent à rester au milieu du corridor pour ne pas gêner les portes. Les briques sombres de l'hôpital s'étiraient dans son champ de vision brouillé par le choc. Derrière son comptoir, une vieille dame l'a suivie des yeux, interrompant la confection d'un bouquet de fleurs. Lucie s'est ruée vers les portes de sortie et elle a plissé les yeux dans la violente clarté.

Lucie l'avait repéré du coin de l'œil, c'était pas dur c'était imprimé en caractère gras dans le coin de la feuille, dans un espace isolé. Elle l'a vu et on ne lui fera pas des accroire, des non non c'est pas ce que tu penses, des Lucie attends-moi bout de colice.

Lucie a compris. Merci bonsoir. Point barre.



Véronique Bessens